

Concours de nouvelles

[volume 10]

Terrifiante douceur



[volume 10]

Terrifiante douceur



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2014

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Concours de nouvelles, volume 6 – Un rêve »

Concours de nouvelles, volume 7 – C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit »

Concours de nouvelles, volume 8 – Théodora, Morphée et la marchande de poissons »

Concours de nouvelles, volume 9 – C'est arrivé en 2050 »

Concours de nouvelles, volume 10 – Terrifiante douceur »

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

Découvrez XM-auteurs sur son site [http ://www.xm-auteurs.fr](http://www.xm-auteurs.fr)

[volume 10]

Terrifiante douceur



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ». Puis vinrent les sujets « Horreur ! » et « Pourquoi cette épitaphe ? » et de nombreux autres.

Tous ces concours ont fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association.

Sujet et règlement

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

Terrifiante douceur.

Les objectifs de ce concours sont :

- S'amuser, pour les écrivains et les lecteurs,
- Pousser les membres de l'association à écrire,
- Susciter des textes intéressants qui seront mis en ligne sur le site,
- Permettre, pour ceux qui le veulent, d'avoir des avis sur leur production.

Les règles sont les suivantes :

- Le concours est réservé aux membres de XMA
- Longueur maximum du texte : **7500 signes**, espaces inclus,
- Jury : tous les membres de XMA qui renverront leur grille de notation remplie à
- l'huissier du concours ne concourt pas
- Une note globale est attribuée, ainsi que des notes pour les 3 critères suivants :
 - Respect du thème, (dans le cas présent, le thème est induit par l'incipit),
 - Style, qualité d'écriture,
 - Originalité du texte.
- Les notes attribuées pour la note globale et chaque critère vont de 0 à 10.
- Classement :
 - Le classement officiel est effectué en prenant la moyenne des notes exprimées pour la note globale.
 - Des classements secondaires sont faits sur chacun des critères, en prenant la moyenne des notes exprimées pour chacun d'eux.
 - Les évaluations sont anonymes.
 - Les 4 classements publiés sont limités aux 5 premiers.

Recueil d'avis des autres membres :

- Nous proposons aux auteurs de solliciter les avis du jury quant à leur texte. Le but étant d'avoir un avis externe motivé, afin de pouvoir progresser.
- Les membres du jury ne sont pas obligés de donner leur avis, c'est juste un service qui leur est demandé.

Remarque : chacun peut présenter plusieurs nouvelles, mais seule la meilleure sera classée.

Les résultats

Note globale

- 1^{er} : Contribution n° 1
Bernard Triai – Mantes La Jolie
- 2^{ème} : Contribution n° 9
Marcel Cassou – Un œil pour la vie
- 3^{ème} : Contribution n° 6
Michel Catin – Divagation en blanc
- 4^{ème} : Contribution n° 12
Sylvain Cross – Fini à l'EF
- 5^{ème} : Contribution n° 8
Daniel Bonnicci – Escapade écossaise

Respect du thème

- 1^{er} : Contribution n° 1
Bernard Triai – Mantes La Jolie

Style, qualité d'écriture

- 1^{er} : Contribution n° 1
Bernard Triai – Mantes La Jolie
- 2^{ème} : Contribution n° 9
Marcel Cassou – Un œil pour la vie

Originalité du texte

- 1^{er} : Contribution n° 1
Bernard Triai – Mantes La Jolie

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

Mante la jolie

Bernard Triai

Fin aout, la prairie danse sous une légère brise chaude. Je suis à l'affût, immobile dans l'herbe haute qui me protège, attendant la proie que je vais saisir d'un geste rapide et précis.

Excusez-moi, j'ai oublié de me présenter ! Je suis une mante mâle, une mante « religieuse », mais je n'ai pas été baptisé ! Je suis né au printemps, et j'ai réussi à échapper à tous les prédateurs jusqu'à aujourd'hui. Pour le moment, mon état civil me paraît moins important que la présence de Mohr, un lézard qui aimerait bien me mettre au menu de son déjeuner. Je le connais depuis longtemps et je sais qu'il est dangereux.

Sans bouger d'un millimètre, je fais pivoter ma tête de 180 degrés pour vérifier qu'aucun autre prédateur ne m'épie.

Mais non, tout est calme. Le seul danger, c'est Mohr. Nous sommes à peu près de la même taille, mais je suis plus rapide que lui ! Et surtout, je dispose depuis ma sixième mue de deux paires d'ailes, bien pratiques pour prendre un peu d'altitude !

Je peux donc poursuivre tranquillement mon observation.

Un peu plus loin, tout aussi immobile que moi, j'aperçois la grande Zoé, une mante femelle splendide, qui m'envoie de temps en temps un petit message olfactif afin que je ne l'oublie pas. Comme si c'était possible ! Zoé est superbe, nettement plus grande que moi, avec des mouvements d'une élégance raffinée. Elle ne se déplace pas, elle danse !

Elle a effectué sa sixième mue juste avant moi, et son grand corps vert s'est orné de deux paires d'ailes admirables, qu'elle fait miroiter dans le soleil. Quand elle incline la tête, les pattes en prière, c'est l'image même de la tendresse. Pour tout vous dire, j'en suis amoureux fou, et je suis prêt à risquer ma vie pour créer une famille avec elle.

Mais je la connais bien, et malgré cette douceur apparente, je sais qu'elle est capable d'une cruauté terrifiante. C'est une beauté fatale ! Hier soir, par exemple, je l'ai vue bondir sur un de nos cousins trop présomptueux, et le découper en morceaux en quelques minutes. Il faut dire que le pauvre diable s'était approché, sans offrir le moindre cadeau. Ça ne se fait pas ! Les pattes ravisseuses de Zoé l'ont emprisonné, et, d'un coup de dents, elle lui a tranché la tête. Paix à son âme et avis aux amateurs !

Aujourd'hui, la journée a bien commencé : dès mon réveil, j'ai dégusté un criquet qui passait par là. Petit déjeuner agréable, mais un peu sec. Je l'ai donc agrémenté de quelques gouttes de rosée bien fraîche. La mante adore l'eau, c'est bien connu. En me promenant, j'ai happé quelques pucerons très gouteux, qui m'ont permis d'attendre l'heure du déjeuner. Au menu, une sauterelle en plat principal et des mouches en dessert. C'est alors que j'ai humé le message de Zoé. Un mélange diabolique de parfums capiteux et de fumets intimes. La signature d'une grande dame !

Malgré mon envie de faire une petite sieste, je ne peux résister à son appel odorant.

Tout en gardant un œil sur Mohr, je commence à me déplacer discrètement dans sa direction. J'aurais pu prendre mon envol et atterrir directement sur elle, mais il n'y a aucune chance qu'elle apprécie la hardiesse de cette approche. Il faut d'abord lui montrer que je suis sensible à ses appels, et, en même temps, lui prouver que je suis un mâle digne de son intérêt. Problème délicat, mais à ne pas négliger quand on tient à sa vie !

Protégé par une plante feuillue, je réfléchis à une stratégie présentant quelque garantie pour mon intégrité lorsque je vois que notre ennemi le lézard a lui aussi décidé une approche de la belle. Mohr a contourné la motte de terre qui cachait Zoé et s'avance très

lentement, la tête haute, en position d'attaque. Zoé le voit, elle recule contre le mur de terre. La voici en position de défense, les pattes avant levées et repliées, prêtes à se détendre et à frapper. Manifestement, cela ne suffit pas à impressionner Mohr qui continue à progresser lentement vers elle, dressé sur ses quatre pattes, la langue vibrante.

Dans une dernière tentative pour effrayer Mohr, Zoé sort ses ailes, les déploie sèchement en éventail en les faisant vibrer. Qu'elle est belle, dans cette attitude spectrale ! Sans le moindre mouvement, elle m'adresse tous les phéromones qu'elle peut, me prouvant ainsi qu'elle m'a bien reconnu. Mon cerveau est bloqué par ces effluves, je suis envouté.

Mohr s'approche d'elle...

Il n'est plus qu'à une trentaine de centimètres de Zoé, et elle ne peut plus s'envoler.

La bataille va être féroce, une lutte à mort entre deux guerriers cruels. Zoé n'a aucune échappatoire. Mohr, plus lourd, dispose d'un avantage certain. Il doit le sentir, car il poursuit sa marche en avant, dans une posture de vainqueur.

Je n'ai plus le choix, il faut agir immédiatement. D'un coup d'aile, je prends un peu d'élan et je plonge sur Mohr, lançant mes pattes avant dont les éperons se plantent au niveau de son abdomen. Mohr surpris se retourne pour se libérer de cette attaque imprévue, mais Zoé profite de mon intervention et se projette avec toute sa puissance sur la gorge de Mohr. Elle referme la cisaille de ses pattes sur le corps du lézard et ses mandibules commencent à découper sa peau pour atteindre les organes vitaux. En moins d'une minute, Mohr rend l'âme, et Zoé commence son festin, que, prudemment, je ne lui dispute pas.

En remerciement, Zoé me laisse approcher et me fait comprendre que ma présence est bienvenue. Délicatement, je me mets en position, et nos corps s'unissent.

C'est le paradis ! Notre copulation dure cinq heures, ce qui est normal pour nous. Cinq heures de bonheur parfait, de communion totale, de jouissance ininterrompue !

Pendant ce temps, Zoé a terminé l'ingestion de ce lourdaud de Mohr, Il ne reste que le crâne bien nettoyé et quelques os. Elle fait semblant d'oublier ma présence, mais je sais que je ne suis pas tiré d'affaire pour autant. Zoé est redevenue la prédatrice sans scrupule.

Un peu de faiblesse de ma part, une seconde d'inattention, et la douce Zoé m'avalerait tout cru... La terreur est toujours présente, même si elle se cache par moments sous une douceur complice.

Et j'aurais beau lui dire : « On a occis Mohr ! » cela ne la désarmerait pas.

Alors, fidèle à ma devise : « Séduction, Copulation, Évasion », d'un bond puissant, je me sépare de la mère de mes futurs enfants. Ouf ! Je suis hors d'atteinte !

Zoé n'a pas bougé, et ne cherche pas à me poursuivre. Nonchalamment, elle se dirige vers un arbuste, choisit soigneusement une branche et commence à construire son oothèque. Zoé, la super guerrière, est devenue architecte. Avec des gestes pleins de douceur, elle dépose sur la branche une soie crémeuse, qu'elle malaxe et organise. J'admire sa précision et son talent : avec un goût très sûr, elle bâtit ce qui deviendra la maternité de nos 200 enfants, avec une petite cellule pour chacun. C'est magnifique ! En la regardant, j'oublie presque qu'elle était à deux doigts de me décapiter...

Un peu plus tard, ayant retrouvé mon poste d'affût, je repense à cette journée où j'ai échappé à la mort et trouvé l'amour. Décidément, la vie est belle, je suis l'amant de la mante, et je suis vivant !

Tiens, voilà un papillon qui s'approche. Je vais pouvoir passer à table.

CONTRIBUTION N°2

Essai sur la psychiatrie

Philippe Bonnamy

« Cher Ami, et cher confrère

Nous savons tous les deux avec quelle humilité nous devons exercer notre spécialité. Freud, lui-même n'estimait-il pas qu'il avait ouvert une porte, mais que le succès de ses thérapies serait réservé à une petite élite, douée d'une capacité d'écoute et d'analyse exceptionnelle, à laquelle il ne prétendait même pas appartenir !

Ayant encore moins que lui la prétention d'en faire partie, je suis plein d'admiration pour cette guérison que vous pouvez désormais ajouter à votre palmarès, et dont je peux d'autant mieux témoigner qu'il s'agit de la mienne !

Vous étiez le seul, cher Ami, à qui je savais que je pouvais dévoiler en toute confiance cette névrose qui m'a littéralement pourri l'existence et qui a failli miner aussi mon ménage : ces réveils calamiteux dans un bain de sueur, en pleine nuit, dans un lit en bataille, ces gesticulations désordonnées pendant mon sommeil, semble-t-il précédées le plus souvent de gémissements ou de grognements et pire que tout : ce pouce que je suçais en me réveillant.

Dieu sait que j'avais tout essayé pour explorer tout seul mon Moi profond, et tenté d'y trouver le traumatisme à l'origine de ce trouble. La méditation, l'auto-hypnose, j'en passe et des meilleures. En vain. L'affaire avait presque sûrement eu lieu dans mon enfance, voire ma petite enfance, autant dire, pour nous psychiatres, la période la plus difficile à explorer puisque neuf fois sur dix le problème est d'origine sexuelle alors même que les caractères sexuels ne se sont pas encore affirmés dans leur plénitude.

Pendant ce temps, ma situation empirait au point que les symptômes se manifestèrent même pendant les courtes périodes de somnolence auxquelles je crois que nous finissons tous, ou presque tous, par succomber - moi en tout cas – heureusement derrière le divan de nos patients !

C'est alors que je me suis décidé à vous en parler.

Pour moi, cher Ami, votre modestie devrait-elle en souffrir, vous êtes le meilleur – la suite l'a prouvé – et, soit dit en passant, vous dirais-je que je ne tiens pas pour rien dans votre talent la réputation de talmudiste distingué que vous aviez déjà durant nos études ? Je crois - et je ne plaisante qu'à moitié - qu'un esprit assez fin et perspicace pour déduire des écritures anciennes qu'il mettrait sa vie éternelle en danger en appuyant sur un bouton électrique pendant le Shabbat, a plus que la souplesse nécessaire pour suivre les méandres du Moi profond et pêcher au fond de quelque marigot neuronal le grain de sable qui s'y cache !

Et, comme par hasard, ce grain de sable, c'est bien vous qui m'avez aidé à le trouver !

Il est vrai qu'au début, passez moi l'expression, nous avons pas mal « vasouillé ». Un peu en désespoir de cause, il faut bien le dire, nous avons fini par explorer cet amour d'enfance – même si c'était à une époque ou j'avais cessé de sucer mon pouce depuis longtemps – qui, dans mon souvenir, avait tout d'un véritable amour sauf sa conclusion naturelle parce que nous étions l'un et l'autre beaucoup trop jeunes.

Nous sommes ensemble arrivés à la conclusion que cet amour inachevé pouvait avoir frustré un instinct pas encore perçu, et que le pouce que je suçais, c'était l'enfant que je n'avais pas fait. Hypothèse hasardeuse naturellement. Mais nous en avons l'habitude. En tout cas, si cette hypothèse était la bonne, le seul moyen d'en finir était de faire maintenant ce que nous n'avions pas fait près de soixante ans plus tôt.

Dieu merci, avec Google et Facebook, rien de plus facile que de renouer les liens les plus anciens. Ce fut un jeu d'enfant de redevenir « l'ami » de mon ancienne Dulcinée. Je ne tenais pas cependant à ce

que nous nous rencontrions sur Skype avant d'avoir pu lui expliquer de vive voix les raisons de ces retrouvailles. Ce que je fis quelques jours plus tard en allant lui rendre visite à Dijon, prétextant l'heureux hasard d'un congrès médical.

Pour faire bref et passer rapidement sur une histoire dont vous imaginez facilement que je ne sortis pas grandi, mon ancienne amie était devenue ce que les annonces spécialisées auraient appelé avec tact une « dame d'âge mûr, restée coquette » si elle s'était cherché un compagnon.

Mais elle avait encore un mari et elle envisageait d'autant moins de le tromper qu'il y avait belle lurette que, selon sa propre expression, « elle avait fermé boutique »... et, toujours selon ses termes, elle n'avait aucune intention de la « rouvrir ».

Dois-je dire que, de mon côté, même si les choses s'étaient passées autrement, je n'imaginai plus que *la chose*, dénuée de la moindre pulsion et pratiquée pour ainsi dire sur ordonnance, eût pu régler en quoique ce soit mon problème.

Nous le reprîmes à zéro !

C'est au cours d'une des deux ou trois séances suivantes durant laquelle je rabâchais sans grand espoir et pour la nième fois les mêmes souvenirs vaseux, que vous m'avez interrompu et je me rappelle notre dialogue comme si c'était hier :

- Pourquoi vous agitez-vous ? M'avez-vous demandé brusquement.
- Je m'agite ?
- Oui, depuis un moment, vous vous tortillez !

Je n'en avais pas conscience et je craignis une seconde le retour d'une de mes crises. Mais, le temps de me reprendre, je pus le rassurer (et moi aussi) :

- Non, non, ce n'est rien. Simplement, si je puis me permettre, cher Ami, votre divan commence à donner des signes de fatigue et deux ressorts...
- Fatigué mon divan ? Vous êtes le premier à le dire ! Laissez moi voir cela...

Vous savez combien il est exceptionnel d'interrompre une séance d'analyse de cette manière mais j'avais trop de respect pour vos méthodes pour élever la moindre objection.

Je vous cédaï la place et, le temps que vous vous allongiez, je m'installai dans votre fauteuil, ce fauteuil en forme d'œuf des années soixante qui avait longtemps suscité mon envie. Et là, surprise, une fois enfoncé dans cette coquille, je fus saisi d'une bouffée de chaleur et d'un malaise que je ne connaissais que trop bien et qui me fit jaillir comme un diable de sa boîte.

Ce fut mon « Eureka » !

D'une manière que vous avez probablement jugée cavalière, je m'enfuis littéralement de votre cabinet et je me précipitai chez moi. Sans même me débarrasser, j'allais plonger directement dans les vieux albums de photos que ma mère m'avait laissés. J'y trouvai ce que je cherchais : des photos de moi bébé, prisonnier des langes cotonneux dans lesquels on enfermait les bébés à cette époque. Terrifiante douceur dans laquelle l'enfant était littéralement ligoté !.... »

Le Docteur X... posa la lettre qu'il venait de me lire sur la table du café où je l'avais rencontré dans le cadre d'un « Essai sur la Psychiatrie » que j'avais l'ambition de publier. J'en avais déjà écrit les trois quarts quand un ami m'avait conseillé de le rencontrer.

- J'étais guéri ! dit-il en souriant. J'avais enfin trouvé la cause de ma névrose, le fait « abrégé » comme nous disons dans notre jargon. C'est notre petit côté Diafoirus, précisa-t-il, toujours souriant.
- Alors, c'est fini : vous n'avez plus de crises ?
- Bien sûr que si !...

Il avait l'air surpris de la naïveté de ma question.

- Pour les symptômes, il n'y a rien à faire. Ils sont là pour toujours, mais maintenant je m'en fiche !

Je ne sais pas si je vais poursuivre mon « Essai sur la Psychiatrie ». Ou, alors, peut-être avec un autre titre....

CONTRIBUTION N°3

Tout en douceurs

Frédéric Martinet

*"Une chanson douce que (me) chantait ma maman"
Fut mon premier contact, dans ce monde de brutes,
Avec la joie profonde, la symphonie en ut,
Qu'apporte la tendresse à l'âme, pur aimant.
Emouvante douceur.*

*Il y a des montagnes aux bien sombres ravines
Et des côtes marines aux rochers malaisés.
Plus me plaît ma contrée, au climat apaisé,
"Et plus que l'air marin la douceur angevine".
Angevines douceurs.*

*Il est des perspectives à beaux panoramas
Qui s'ornent au couchant de ces mélodies fauves
Qu'a chantées Pissaro et ses harmonies mauves.
On est à Trifouilly, on dirait Panama !
Adorable douceur.*

*Il est de ces velours qui cherchent le contact,
Qui provoquent l'instinct du viscéral toucher
Et qui caressent l'oeil dont ils étaient cachés ;
Sensation impalpable au si délicat tact.
Délicieuse douceur.*

*La surface polie du vieux meuble ciré
S'est délicatement ornée du poids des ans.
Sa patine se vêt, doucement méprisant
D'un feutre de poussière, à finesse inspirée.
Délicate douceur.*

*Crème-vie légendaire à vertu de peau douce ;
Un très savant cocktail à l'extrait de caviar
Qui nourrit l'épiderme avec effet retard,
Comme un tissu de soie sur un support de mousse.
Surprenante douceur.*

*Quand le cheval fougueux, formé par le dressage,
Vous adopte vraiment et devient votre ami,
Il offre sa puissance à votre main, soumis,
La douceur en ses yeux, si étonnamment sages.
Chevaline douceur.*

*Douceur de ce regard qui quête votre amour,
Douceur de ce ronron qui en marque le don,
Douceur de ce pelage en soie de son dos rond
Et qui se vaporise en son cou de velours.
Très félines douceurs.*

*Fascinante douceur de la féminité
Qui peut être sublime en sa délicatesse ;
Dont la voix nous ravit et stimule l'ivresse ;
Incarnant les canons de l'extrême beauté.
Enivrante douceur.*

*Douce comme ta voix quand tu chantes l'amour,
Douce comme le grain délicieux de ta peau,
Douce comme tes yeux quand ils sont au repos,
Douce comme le temps infiniment trop court.
Amoureuses douceurs.*

*Quand ma main vagabonde embrasse tes deux monts,
Guidée par ce miracle à douce consistance,
Elle vainc peu à peu l'ultime résistance
Et gagne ta fourrure, étrange et fort démon.
Fascinante douceur.*

*La femme contrariée qui connaît son métier
Ne fera pas de scènes en émettant des cris,
N'écrira pas non plus de sinistres écrits :
Elle se fera douce en fruit de compotier.
Désarmante douceur.*

*"Douce France, beau pays de mon enfance",
Mais où est donc passé ce qui fit ton génie,
Ta douceur de climat, ta qualité de vie ;
Relations d'harmonie en toute confiance ?
Souvenirs de douceurs.*

*Ce fruit qui semble acide et savoureux en bouche
Devient, si on le croque, étonnamment suave,
Sucré, moelleux et doux comme un coeur de goyave ;
Une sorte de fruit qui joue les "sainte-nitouche".
Décevante douceur.*

*Douceur de ne rien faire où tant d'autres s'agitent,
Doux farniente dont la saveur s'en trouve accrue,
Curieuse sensation que l'on n'avait pas crue,
Mais sensation de vide absente de mérite.
Affligeante douceur.*

*Le dos de porc-épic peut paraître très doux
Au vu de la longueur des poils qui le tapissent.
N'y mettez pas la main, car dès qu'il se hérissé,
Le porc-épic vous pique en son cuisant courroux.
Bien trompeuse douceur.*

*Puisque "Dieu est Amour", puisque "Dieu est Lumière",
C'est "forêt de symboles" à l'infinie douceur !
Mais il faut redouter les coups de sa fureur,
Terribles, menaçants foudres de Jupiter !
Terrifiante douceur !*

CONTRIBUTION N°4

Arrêt au dernier otage

Bernard Triai

Anne était allongée, inconsciente.

Un klaxon brusque et puissant la sortit de son évanouissement.

Elle ouvrit péniblement les yeux.

Elle était seule dans une chambre inconnue, peu éclairée. Quelques lueurs colorées mettaient des touches cycliques vertes, orange et rouge, provenant d'un feu de la circulation.

Des sonorités de moteurs et de pneus, mais pas de bruits de pas ou de voix. Elle devait être dans une zone industrielle ou résidentielle, sans piétons. Une musique paisible provenait de quelque pièce voisine.

Son corps douloureux refusait de réagir.

Pourquoi ne pouvait-elle pas bouger ? Avec surprise, elle constata que ses poignets et ses chevilles étaient solidement attachés aux montants du lit, l'immobilisant en position écartelée.

Sa robe légère, déchirée, laissait voir son cou et la naissance de sa gorge.

Où était-elle ? Comment était-elle arrivée là ?

Elle avait beau réfléchir, elle n'avait aucun souvenir.

Elle revoyait un bar, des personnes qui bavardaient en riant. Une ambiance détendue... Puis, plus rien...

Comment était-elle arrivée dans cette pièce ? Elle était certaine de ne pas avoir trop bu. Avait-elle été kidnappée ? Brusquement, elle se rappela que les journaux avaient parlé de plusieurs enlèvements de jeunes femmes dans la région. On avait parlé d'un mystérieux serial killer qui torturait ses victimes. Serait-elle la victime de ce tueur ? La peur l'envahit, et elle se mit à crier :

Quelqu'un s'il vous plaît ! Au secours !

Elle chercha à se débattre, mais plus elle tirait, et plus les liens qui l'immobilisaient pénétraient dans sa peau et lui faisaient mal.

Anne entendit un bruit de porte et sursauta. La musique se tut.

Un homme venait d'entrer. Plutôt grand, l'allure musclée, il était vêtu d'une blouse blanche, comme un docteur ou un infirmier. Il la regardait en souriant.

– Ça y est, vous êtes réveillée !

Anne réagit et un flot de questions lui vinrent à l'esprit :

– Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Pourquoi suis-je attachée ? Que se passe-t-il ?

– Restez tranquille. Tout va bien se passer.

L'homme, s'approcha calmement d'Anne. Son attitude redonna espoir à Anne. Elle pensa qu'elle allait enfin être délivrée, et sourit à son tour.

Elle découvrit alors un scalpel qui brillait dans la main de l'homme.

– Vous allez me détacher ?

– Pas tout de suite..

Anne ne savait plus que penser. Le fait d'être ligotée la plongeait dans une peur diffuse, Mais le ton calme de l'homme la rassurait. Il y avait de la douceur dans sa voix, dans ses gestes, et s'il avait un scalpel menaçant, c'était sûrement pour couper ses liens.

Il sortit alors une pomme de sa poche, s'assit sur le bord du lit, et commença à l'éplucher.

Anne, étonnée qu'il ne la libère pas, voulut réagir, mais, d'un geste du scalpel, l'homme lui intima de se taire.

Il reprit son travail d'épluchage, soigneusement, sans casser le fin ruban de la pelure.

Là encore, Anne tenta une question, mais la main armée lui fit comprendre qu'elle ne devait ni bouger, ni parler. La peur reprit le dessus dans l'esprit de la jeune fille.

A un moment, l'homme essuya son scalpel sur le bras nu d'Anne, en prenant bien garde de ne pas la blesser. Elle frissonna et des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

Il reprit son travail, le scalpel glissant à quelques centimètres de la peau d'Anne, qui basculait progressivement dans la terreur.

Pourtant, les gestes de l'homme étaient toujours aussi lents, précis. Il souriait toujours, un sourire plein de douceur.

Il se mit à parler :

– Je suis un artiste, et, depuis plusieurs années, je suis à la recherche de la beauté totale, universelle. C'est une tâche extraordinairement difficile, et je reconnais que mes tentatives passées n'ont pas abouti au résultat que j'espérais. Mes œuvres ne sont pas comprises du public, mais je sais que je suis sur le point d'aboutir. Et vous allez participer à ma quête. Vous serez célèbre, le monde entier vous admirera, alors que je disparaîtrai dans l'anonymat. Vous êtes mon dernier otage. Vous serez mon chef d'œuvre.

Il déposa délicatement la pelure sur le cou de la jeune fille, en un collier inégal.

Anne s'appliquait à contrôler ses tremblements.

L'homme la regarda une nouvelle fois, puis, sans un mot, se leva et projeta violemment la pomme contre le mur. Le fruit explosa, projetant des morceaux dans toute la chambre.

Anne sursauta et ne put retenir un cri.

Une vague de terreur l'envahit.

L'homme était debout, le scalpel levé.
Toujours calmement, il lui annonça :

– Maintenant, je vais te faire la peau !

Elle hurla, comme jamais elle n'avait hurlé...

L'auteur ferma son ordinateur, se leva en s'étirant.

– *Voilà un chapitre de fini ! Demain, il faudra que je trouve un moyen pour sauver la peau d'Anne.*

Et il partit diner tranquillement.

CONTRIBUTION N°5

Les clous du Cotatuero

Jérôme Tanon

Au début des années soixante, Raoul et Jeanne s'installèrent au Béarn. Ingénieur débutant, Raoul avait été embauché dans une usine du nouveau complexe de Lacq. Jeanne avait postulé pour un premier poste de professeur d'espagnol. A l'automne, ils décidèrent d'aller découvrir de l'autre côté de la frontière la vallée d'Arazas, septième merveille de l'Europe. Un samedi, leur auto escalada le col du Pourtalet, où la *Guardia Civil* timbra leurs passeports. Ils passèrent la nuit à Torla, gros bourg encerclé de tous côtés par des crêtes sévères. Ils reprirent la route de bonne heure. Très vite, elle les hissa au dessus du paysage ordinaire, pour aboutir au *parador d'Arazas*, fermé après la saison estivale. Alors s'offrit à eux le spectacle grandiose du cañon.

Illuminées par les rayons du soleil levant, deux immenses falaises gris perle, dont les crêtes touchaient au ciel, se déployaient face à face jusqu'à leur rencontre au loin. Là, s'amorçait un torrent, serpent argenté qu'elles conduisaient jusqu'à leur soudaine interruption, où ils se trouvaient à présent. Deux fortes pentes symétriques, régulières, couvertes de hêtres rouge et or, faisaient la liaison entre la roche et l'eau. Etait exclu du tableau le *Monte Perdido*, terrifiant empilage de caillasses bien dissimulé derrière la falaise au nord. Ils prirent le chemin qui longeait le torrent avec, dans leurs sacs, les vivres pour la journée. Le temps était au beau fixe. Comme ils progressaient, la falaise se creusa en un cirque au fond duquel la pente forestière remontait jusqu'en haut.

Une bonne sente se présenta à gauche, prenant la direction du cirque. C'était un raccourci ; le chemin principal suivait la vallée jusqu'à son terme pour monter ensuite, en sens inverse, à travers la caillasse sous le *Monte Perdido* jusqu'à la Brèche de Rolland,

passage obligé sur la frontière. La carte était peu précise mais confirmait cette évidence. Le passage était nommé *Clavijas de Cotatuero*.

- *Clavijas*, ce sont des clous.
- Des clous ? En montagne, ils servent à fixer les planches des refuges.

Le raccourci était bien tentant : il amorçait un circuit qui, depuis le haut de la falaise, les ramènerait par le chemin principal à la naissance du cañon, qu'ils parcourraient à la descente.

Et les voilà partis pour le Cotatuero. De spacieux lacets escaladent la pente. La forêt les enveloppe, amicale, doucement arrosée de feuilles d'or qui tombent en gracieuses glissades pour épaissir le tapis princier sous leurs pas. Comme ils s'élèvent, la falaise se rapproche, s'amenuise, disparaît. Deux heures passent, le temps est suspendu. Ils atteignent un replat, il n'y a plus d'arbres...

Ce qui s'offre alors à leur vue les terrifie ! Devant eux, tout près, se dresse la falaise ; elle ne fait que trente mètres de haut, cependant elle paraît infranchissable. Une cascade jaillit d'une petite brèche et termine sa chute en explosant sur les galets de la vasque qui la reçoit. La sente longe la base des rochers jusqu'à l'aplomb d'une grotte et s'arrête là. Leurs regards tournés vers le haut, ils découvrent une suite de longues broches métalliques réparties à intervalles réguliers en deux alignements qui mènent à la grotte. Et de là ? A l'horizontale, en pleine roche, deux autres alignements de broches conduisent au rebord de la falaise, au dessus de la cascade. Sans doute un cheminement établi par les militaires pendant la guerre d'Espagne...

Raoul a saisi la première *clavija* à pleine main. Alpiniste dans son adolescence, il n'a aucune appréhension. Mais Jeanne est sensible au vertige et déjà une sourde angoisse noue son estomac.

- C'est terrifiant. Je ne passerai pas.

Son ton est pathétique ; Raoul en est ému.

- Montons jusqu'à la grotte. De là, tu jugeras mieux.

Jeanne surmonte son vertige, les yeux rivés sur Raoul, qui la précède. De la grotte, ce qui les attend est un cheminement de funambules en pleine paroi. Calmement, pied à pied et main à main, Raoul progresse sur les deux lignes de broches et atteint la fin du passage. Jeanne, tétanisée par la peur, est prostrée. Raoul l'encourage, la sermonne, finit par l'insulter. Soudain, elle se dresse et vole de broche en broche. Il en perd le souffle et la voix. Elle le rejoint, hors d'elle, et le bourre de coups de poings.

- Salaud ! En plus, tes engueulades ont marché, elles m'ont mis dans une colère folle.
- Et moi, j'ai eu tellement peur pour toi !

Ils s'affalent et leurs cœurs battent la chamade. La sente reprend devant eux ; elle escalade une pente de caillasses rébarbatives, qui dissimule la crête-frontière. Ils ne s'attendaient pas à cette ultime épreuve.

Ils reprennent courage après savoir mangé et bu. Au terme de l'ascension, ils découvrent enfin le panorama austère des hautes montagnes. Ils s'intéressent d'avantage à la pente au dessous d'eux. Elle se termine par une douce prairie naturelle ; une petite falaise lui fait ombre. Ils oublient leur terrifiante épreuve, avec la perspective du retour paisible dans la douceur automnale des forêts flamboyantes.

Ils descendent vers la prairie, entrent dans l'ombre de la falaise, au pied de laquelle court le chemin. Ils découvrent deux hommes en uniforme et leur mule.

Ce sont des gardes frontières, qui leur font signe de s'approcher. Ils sont sales et hâves. Ils ne savent pas un mot de français, leur parler est rude. C'est Jeanne qui leur répond.

- *D'où venez-vous ?*
- *Du parador.*
- *Par où êtes-vous passés ?*
- *Par les clous du Cotatuero.*
- *C'est impossible. Une femme ne peut pas passer. Vous venez de France et vous allez y retourner.*

Jeanne traduit pour Raoul. Tous deux sont envahis par une terrifiante pensée. Ils seront forcés de monter à la brèche de Rolland, de redescendre sur Gavarni, de retourner chercher leur auto... Des heures de marche exténuante, coupées par une nuit hasardeuse dans un refuge ou dans un abri de fortune, la faim au ventre. Puis des heures de taxi et un nouveau passage en Espagne. Par quels moyens et à quel prix ? Cette perspective est un cauchemar. Il faut convaincre les pandores. Jeanne leur détaille leur périple. Elle singe ses acrobaties dans les clous. Elle finit par leur tendre les passeports, ouverts à la page des tampons, preuves de la protection du Caudillo. Désastre ! Le chef fait mine de les étudier en les tenant à l'envers : il ne sait pas lire. Jeanne tire ses dernières munitions.

– *Quand les Autorités auront découvert notre auto au parking du parador, c'est vous qui serez dans l'embarras.*

Le chef se gratte la tête. Les mouvements de ses yeux traduisent la lente progression de sa pensée. Il a enfin compris qu'il mettait sa carrière en danger s'il les chassait vers la frontière.

– *Vous pouvez passer.*

Il l'a dit avec douceur. Ils ne se font pas prier mais la fatigue et les émotions pèsent comme du plomb. Au bout d'une pente raide, ils rejoignent le cañon. La falaise au sud étend son ombre jusqu'à la falaise au nord. Les couleurs de la nature, feutrées, entremêlées en un kaléidoscope sans cesse renouvelé, jouent un hymne discret à l'automne. Le torrent les accompagne de son gargouillis musical. C'est si doux que leurs âmes s'exaltent et que leurs corps oublient leur peine. Quand ils arrivent enfin à l'auto, soudain le soleil couchant apparaît dans l'axe du cañon, l'illuminant dans un paroxysme de roses, de pourpres, d'or. Vite il disparaît derrière les lointaines montagnes. La nuit s'empare de l'espace et apporte sa paix.

CONTRIBUTION N°6

Divagation en blanc

Michel Catin

Je suis bien.

Je n'ai jamais voyagé dans l'espace, j'ai lu des récits et des reportages, j'ai vu des documentaires, et j'imagine aisément la sensation de l'apesanteur. Rien ne pèse, rien n'attire. C'est exactement cela, l'apesanteur, rien ne pèse, rien n'attire. Tous les muscles sont relâchés, rien n'appuie, rien ne presse ; même le plus moelleux des lits comprime quelque part. Je comprends que les astronautes veuillent si vite repartir dès le pied posé sur terre. Je ne sais si des humains nés et grandis en apesanteur seraient viables, la croissance d'un être vivant y doit sans doute partir dans tous les sens pour aboutir à quelque monstre irrecevable sur terre, mais ces adultes entraînés et robustes y trouvent une ivresse addictive.

Je suis bien, vraiment bien, rien ne peut m'arriver. Je ne suis pourtant pas dans l'espace mais, comme l'astronaute, l'idée de me sortir de là m'est inconcevable. Lorsque le câble de liaison se rompt sur une fausse manœuvre au moment d'une sortie de capsule, le héros part à la dérive dans son scaphandre en tournoyant lentement ; mais non, ce n'est pas une chute, ce n'est pas une souffrance, bien au contraire, pendant des heures il sera le centre de l'univers dans une béatitude définitive, à regarder l'éternité qui l'attend. Je ne suis pas astronaute et ce n'est pas la toile de fond noire éparpillée d'étoiles qui m'entoure, mais un blanc lumineux et gai. Je peux y contempler les images de mes souvenirs, les récents, les lointains, mon petit cinéma, je peux divaguer à ma guise sans personne pour ricaner.

Je vois cette femme qui avait rejoint le groupe ce matin même et que les hasards de la répartition avaient placée derrière moi. Elle s'était inscrite pour la randonnée et rien d'autre, et il ne me viendrait pas à

l'esprit un seul instant la moindre amorce de projet de séduction. Il n'empêche, de sentir son regard sur ma nuque pour régler son rythme sur le rythme de tous, comme moi je surveillais le randonneur qui me précédait, me faisait tenir plus droit que de coutume. J'ai souvent observé ce phénomène étrange : une femme est présente dans un groupe d'hommes, et voilà qu'on se tient bien, qu'on surveille son langage, qu'on prend la pose. Il prend des formes diverses, depuis ceux qui en deviennent importuns à faire le joli cœur, ils ne mesurent ni la gêne ni le ridicule, jusqu'à ceux qui s'enferment dans l'hostilité ou le mépris, ils se savent en danger de perdre leur chimère de pouvoir.

Loin de ces excès, je n'en prenais pas moins un air guilleret malgré mes genoux douloureux et ma hanche récemment opérée, malgré la fatigue qui venait. Le chirurgien m'avait conseillé de pratiquer la randonnée nordique qui ne sollicite pas trop les articulations ni le cœur, glisser le matin dans la poudreuse le long des courbes de niveaux sur ces raquettes modernes qu'on n'entrechoque plus. Tous les dimanches je rejoignais le groupe pour huit à dix kilomètres sans dénivelée ou si peu, et j'aimais bien aujourd'hui qu'une nouvelle se soit jointe à nous, d'une certaine façon elle me poussait de son regard et sans doute aussi le monsieur devant moi, il boitait beaucoup moins que les autres fois.

Mon cerveau vibrait à force de gamberger devant le spectacle du soleil levant qui commençait à faire scintiller les pics alentour. La vibration devait venir de là, du cerveau. C'est fou comme l'on gamberge en marchant même avec des raquettes, le regard perdu dans ses pensées et dans le paysage. On entre en résonance avec le monde, avec la montagne, avec les forces telluriques. La vibration intérieure est devenue grondement puis hurlement et l'avalanche a tout balayé en un instant. Me voici en apesanteur, loin de ce passé immédiat et brusquement si lointain, je suis en orbite immobile, je suis le centre d'un univers blanc.

Je suis bien.

Un camaïeu de blancs. Je ne pensais pas qu'il y eût autant de nuances de blancs différents, beaucoup plus en tout cas que de nuances de gris. Dommage que je ne puisse me retourner, j'aurais pu en faire l'inventaire. Je ne peux pas me retourner en effet ; ni faire

aucun mouvement, mes muscles se tendent et rien ne bouge. Je respire cependant en comprimant les parties molles de l'abdomen, une respiration à volume constant en quelque sorte, et mes paupières battent, il y a du vide devant mon visage, de l'air pour être exact ; le mot me vient spontanément : une poche d'air. Le cocon blanc me porte, il abolit la pesanteur, il m'enlace aussi et m'enserme comme pour mieux m'étouffer. L'air finira par s'épuiser comme l'autre là-haut dans son scaphandre spatial, et le froid par m'endormir, insensiblement. La neige est tassée autour de toi, tu peux toujours courir pour remuer quoi que ce soit, rien ne fond, te voilà bien avancé avec ta combinaison isotherme dernier cri que la dame avait caressée avec gourmandise au moment du départ.

On m'avait expliqué que, pris dans une avalanche, il fallait pisser pour séparer le haut du bas. Facile à dire, il faudrait en avoir envie et il faudrait sentir ce qui se passe. Mon bien-être était là, dans la disparition de toute sensation hormis celle des muscles qui se raidissent sans bouger, et ce silence cosmique. Le silence est-il une sensation, d'ailleurs, ou une non-sensation ? Celui qui n'a jamais connu le bruit peut-il prétendre connaître le silence ?

Questions oiseuses, divagations mentales, philosophie de bazar, tout est bon pour ne pas céder à la terreur dans ce cercueil de lumière. Tant qu'à mourir, parce que maintenant telle est la question le vieux William ne me contredira pas, fais-le dignement, paisiblement ; tu n'as plus le pouvoir sur tes gestes garde le sur ton esprit, dernier refuge de vie. Dans trois mille ans, quand on te retrouvera en bas du glacier, intact, tu seras admirable dans ta sérénité souriante. Tu n'as pas oublié ta carte d'identité, elle est à l'abri dans ta combinaison dans sa poche étanche, ainsi les gens sauront qui tu es. Trois mille ans avant de ressusciter : vivre n'est-ce-pas être connu d'autrui, être reconnu ? Ils te reconnaîtront, les archéologues du futur, petits hommes verts ou homo sapiens super sapiens, ainsi tu vivras de nouveau.

Tu es bien maintenant, tu vogues dans un espace indistinct, tu peux errer à loisir dans ton crâne sans être jugé ni contredit. Oui la peur est tapie, elle pourrait bien se jeter sur toi, terrifiante et inutile panique. Alors respire doucement, enfant-do, dors, dors mon petit tant que tu peux, et meurs heureux. Les archéologues devineront sur tes lèvres bleues les mots : « même pas mal ».

Et puis voilà, c'est toujours la même chose avec les gendarmes.

Il a fallu qu'ils me trouvent et qu'ils me sauvent.

CONTRIBUTION N°7

Prisonnier de l'usine des oxymores

Stéphane Berrébi

Au secours ! Aidez-moi ! Vous ! Oui, vous qui venez de cliquer sur le fichier, et qui vous préparez à lire confortablement sur l'écran de votre ordi, une histoire bien alambiquée, peut-être un verre de scotch à la main ! Vous ! Toi ! Mon lecteur ! Mon semblable ! Mon frère !

Sais-tu que tu joues avec le feu ? Tu ne te doutes de rien ! J'étais comme toi, enthousiaste et insouciant ! Content de contribuer avec ma petite histoire ! Pressé par le temps pour respecter les délais, tu connais la musique, je ne t'ennuierai pas avec. Comme toi, j'ai écrit, réécrit, souri, froncé les sourcils, abandonné, repris, corrigé, rajouté, retiré, encore retiré, compté et recompté les caractères.

Et puis finalement, à la fois lassé et satisfait, j'ai métaphoriquement agrapé mon petit fichier à un petit courrier électronique, avec un petit mot courtois : très cher voici ma petite contribution, amicalement, etc. et puis, clic, j'ai appuyé sur "envoyer", pschuuuuu, et mon petit paquet virtuel est parti dans cet espace sans épaisseur, cet insaisissable prédateur qui nous emprisonne chaque jour un peu plus.

A partir de ce moment, j'ai ressenti comme un mauvais bien être. Une puissante fatigue qui s'emparait de moi. La décompensation. Mes paupières s'alourdissaient, je succombais à l'écrasante légèreté de mon ouvrage. Mais, avant de sombrer dans un trop plein de néant, je devins quelques longs instants comme fébrile, au bord de la panique.

J'avais planché des heures sur la terrifiante douceur, et pour me soutenir, ingurgité des tonnes de chocolats variés, peut-être avariés ?

N'étais-je pas en pleine crise d'hyperglycémie ? N'était-ce pas là le thème secret de notre concours d'automne ?

Je m'enfonçais davantage dans le sommeil et le dernier mirage de mes sens fut une odeur d'amande sucrée et entêtante jusqu'à la nausée : de l'acide prussique ? Avais-je dans une semi-inconscience commis l'outrage majeur, et, épuisé par l'épreuve, dégoûté de vivre, livré mon corps à l'impitoyable charité du poison salvateur ? Dans un dernier sursaut de conscience j'entrevis toutefois que le cyanure n'était lui aussi qu'une expression métonymique de cette terrifiante douceur qui nous obséda tous, le temps de la compétition.

Quand je retrouvai mes esprit, je n'étais plus dans mon bureau. Plus dans aucun lieu familier de ce monde, ni d'une terre qui fût issue d'aucun créateur bienveillant. "Toto, j'ai l'impression que nous ne sommes plus au Kansas !" ne pus-je m'empêcher de penser.

J'étais, comment dire, dans un espace qui n'en était pas un, dont la texture profonde semblait faite d'abstractions bien réelles, de mots, de concepts et de raisons qui résonnaient partout dans ma tête, s'opposant comme les pôles de la terre et fusionnant entre elles comme créatures magnétiques happées par une furie amoureuse inextinguible.

La nature profonde de ce monde atroce dans lequel je m'étais réveillé était, dans son infinie multitude et sa diversité, l'alliance de mots, la collision des contraires, l'expression obsédante de l'inexprimable, l'utopique résolution de l'aporie...

Bref, je ne suis plus nulle part, et je suis à tous les antipodes à la fois. Je suis devenu un papillon enfermé en tête à tête avec un soleil glacé, prisonnier de l'usine des oxymores. Et je vous supplie de m'aider à en sortir par tous les moyens !

– Voilà, Monsieur Sousselier, le message trouvé sur son ordinateur, sur un courrier anonyme. Etrange n'est-ce pas ? Incompréhensible même ! Sans aucun doute le produit d'un esprit dérangé. Mais il a disparu, on ne peut pas le nier ! depuis trois jours ! Inexplicable. Aucun motif, aucune trace, rien. Mystère absolu. Sa femme nous a alerté, bon, mais c'est un adulte, il n'y avait pas de signes de violences, pas de sang, donc on lui a dit de patienter, qu'on ne pouvait rien faire, qu'on ne nous avait signalé aucun corps, aucun amnésique, bref la routine des milliers de disparitions banales. Mais

elle a insisté, ses amis aussi, et puis on a découvert ce message étrange. Je dirais même plus : inquiétant ! Justement, cela nous permet d'ouvrir une enquête pour disparition inquiétante. Clairement, l'association que vous dirigez est mise en cause dans ce message. Alors je vous pose la question : connaissez-vous parmi vos membres, quelqu'un qui aurait des raisons d'en vouloir à l'auteur de ce texte ?

– Je suis aussi surpris que vous, complètement décontenancé ! Pour moi il est inconcevable que quelque membre que ce soit de l'association, tous fort honorables, puisse avoir quelque chose à voir avec cette terrible disparition. Je me suis par acquit de conscience livré à une enquête interne, discrète et approfondie, et vous savez, nous sommes un petit club littéraire, détendu, je n'ai trouvé aucun indice de nature à... En revanche, une idée me trotte dans la tête : le titre du texte, "Prisonnier de l'usine des oxymores" me plonge dans la perplexité. Je connaissais l'auteur, je peux vous le dire, c'est un amateur de mauvais calembours. Les "oxymores" ça ne serait pas les "maures occis" ? Aurions-nous affaire à une de ces prises d'otage dont il serait parvenu à nous alerter en usant de formules contournées afin d'échapper à la vigilance de ses gardiens, Commissaire ?

– Monsieur Sousselier, oxymore/maure occis, là vous me prenez par surprise ! Votre théorie est tirée par les cheveux ! Mais qui sait ? je vais sur le champ en référer à la SDAT !

Les deux hommes lisaient le papier posé sur le bureau directorial. Le ministre avait appelé personnellement. Deux membres du fameux club avaient disparu, ainsi qu'un commissaire à deux mois de la retraite.

– Voilà, le seul indice en notre possession : un texte à tiroir incompréhensible pour le commun des mortels !

– Pour le commun des mortels, Monsieur le Juge, mais pas pour nous !

– Vous avez des soupçons ?

– Plus que des soupçons hélas ! Des certitudes ! Ce n'est pas la première affaire de ce type ! Exemple classique d'agression intertextuelle !

– ... ?

– Nous avons eu un cas de ce genre récemment, une femme venue du passé, interceptée par un alien à tête de mouche : eh bien toute

l'affaire a été étouffée, transformée en petite fiction, phénomène dit du "Manuscrit de Saragosse", et publiée par ce même club d'ailleurs, X quelque chose, qui semble être le vortex de cette invasion sournoise. Oh oh ! Monsieur le juge, c'est vous qui cocotez comme ça ?

– Non, non, ça semble venir de sous la porte là ! quelle odeur douceâtre !

– On dirait de l'orgeat, ou du kirsch, c'est écœurant ! Ouvrons la fenêtre !

– Mais c'est pire dehors ! qu'est-ce qu'il se passe ! Une attaque chimique !

Soudain une petite musique se fit entendre, douce et terrifiante, obsédante :

sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi ; sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi ; sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi...

L'odeur sucrée de l'amande amère se fit plus envahissante et menaçante tandis que les deux policiers commençaient à suffoquer. Le générique de "La 4ème Dimension", de Hermann, gagna en intensité, et le mot FIN apparut au milieu de la scène.

Ce fut la dernière chose que virent les deux hommes saturés de cyanure qui rendaient leur dernier soupir quand la voix off du créateur, Rod Serling, commenta :

– Certains sont tentés d'explorer les frontières de notre monde, à pieds ou avec leur plume ! Parfois ces audacieux pionniers ne reviennent plus ! Nous ne saurons jamais quelles douces ou terrifiantes découvertes ils auront faites... dans la Quatrième Dimension !

sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi ; sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi ; sol^{dièse}-la-sol^{dièse}-mi...

CONTRIBUTION N°8

Escapade écossaise

Daniel Bonnicci

Je me suis échappé !

J'ai réussi à lui faire croire que j'allais à un séminaire d'une semaine à Lille. En fait, il n'en est rien.

L'avion dans lequel j'ai pris place se pose en cet instant sur le sol écossais.

Je ressens déjà une grande joie toutefois teintée d'inquiétude : ma liberté est éphémère et les moments dont j'aurais jouissance ne me feront pas oublier mon enfermement à venir.

Un taxi m'a déposé devant un magasin du centre ville où j'ai décidé de faire des emplettes : un sac à dos, une toile de tente la plus légère possible, un duvet, un petit camping gaz, une popote et des vivres. Pour le reste, j'ai ce qu'il faut dans la valise. Elle n'a rien vu.

Je prendrai ensuite un car qui m'emmènera dans la campagne et plus exactement dans une bourgade de l'ouest de l'Écosse. Il me faudra encore marcher quatre kilomètres pour arriver à l'auberge où j'ai réservé une chambre.

Après, ce sera l'aventure. Une folle aventure pour moi, petit bourgeois habitué des espaces clos et confortables. Je crains le froid, je crains la pluie et j'ai peur des bêtes. Noires.

Mais voilà, il faut que je me confronte aux éléments naturels, que je me retrouve seul dans l'immensité verte des landes écossaises. J'ai besoin de parler aux étoiles, de capter l'énergie de la terre, de humer le vent.

Et puis surtout, j'ai besoin de ne plus la voir.

Elle et sa gentillesse.

Elle et sa générosité.

J'ai déjà échafaudé mon circuit : je ne passerai dans aucun village car je veux être seul. Je me laverai dans les lacs, boirai l'eau des rivières et mangerai du lyophilisé pendant 5 jours. Je dormirai sous ma petite toile de tente en pleine nature.

Le bus va bon train sur les petites routes de campagne. J'ai le nez collé à la vitre, content à l'idée de chausser dans quelques heures mes brodequins à crampons. Je pense arriver ce soir à l'auberge avant la nuit.

Si elle savait où je suis, elle se ferait bien du souci, elle qui a toujours peur que je prenne froid ou qu'il m'arrive quelque chose de désagréable.

Me voici arrivé à Glenfinnan. Les maisons y sont grises. Il fait frais. On me regarde bizarrement. C'est vrai que je ne passe pas inaperçu avec mon costume à rayures bleu marine et mes chaussures de randonnée en gore tex. Qu'importe, ce qui me mettrait mal à l'aise à La Défense m'indiffère totalement ici ! Je vais même sortir la cape de pluie car les nuages sont menaçants et puis ma précieuse carte au 1/25000ème car je n'ai pas l'intention de me perdre !

Après quelques détours inutiles, j'ai fini par trouver le chemin qui mène à l'auberge. J'y arrive juste avant la nuit, essoufflé et si j'ose dire, exténué. Je traîne cette foutue valise qui m'encombre sans parler du sac à dos bien rempli. Une dame affable m'accueille et me montre ma chambre simple et fleurie.

Après m'avoir servi un généreux whisky, elle me propose de dîner. Au menu, il y aura un plat traditionnel à base de bœuf. La dame me pose quelques questions auxquelles je réponds de manière évasive. Si elle s'imagine que je vais lui raconter ma vie celle-ci, elle se trompe lourdement ! Ce n'est pas dans mes habitudes en effet. Je suis du genre secret ; j'ai peu d'amis.

Ah, dîner seul, en silence ! Ne pas être scruté pas une paire d'yeux inquisiteurs ! « La journée s'est bien passée ? Raconte-moi ! Tu sais moi j'ai rencontré untel et patati et patata » et c'est parti pour un bon quart d'heure de caquetage futile qui ne m'intéresse absolument pas...

La viande est délicieuse. Demain, je partirai dès huit heures.

Le grand jour est arrivé où j'épouse ma liberté dans ces vertes contrées. Mon sac est prêt. Je reviendrai ici dans cinq jours. Cela paraît court mais tellement gigantesque pour moi qui ne suis jamais parti seul, libre de toutes contraintes humaines.

Je franchis le seuil de la maison.

Bonheur indicible.

Aimable solitude.

Le chemin s'élançe le long de petits murets de pierre vers une vallée encaissée à flanc de montagne.

Il y eut un matin, il y eut un soir, lundi premier jour.

Longue marche dans un décor très vert et sauvage.
Magnifique.

Suis plein d'entrain.

Ai planté ma tente à l'abri du vent derrière des rochers, près d'un troupeau de moutons.

Mardi.

Pas bien dormi à cause du vent et des moutons.

Agréable marche sur une lande couverte de bruyère en fleurs.

Ampoules au pied. (pas de pansements)

Campement près d'un château en ruine.

Mercredi.

Visite du château sous la pluie. Pas de fantômes quoique ... bruits bizarres.

Cap vers l'ouest, l'océan.

Vêtements mouillés. Courbatures. Mal aux pieds.

Jedi.

Côte rocheuse, escarpée, de toute beauté.
Pieds en sang. Enrhumé. (Pas assez de mouchoirs)
Envie de jus d'orange et d'un steak frites.

Vendredi, dernier jour.

Retour vers le confort.
Fin de l'échappée bucolique.

J'arrive sous la pluie, fourbu car l'étape de ce jour a été particulièrement longue. Je me réjouis de pouvoir bientôt prendre un bain et dîner. Nul doute que la tenancière des lieux va me questionner, crotté et hirsute comme je suis !

Mais, mais... Non, non ! Oh NON !
ELLE ICI ! Comment... comment... c'est impossible !

« Bonjour Maman. »

C'est fini. Elle m'a ramené dans son nid. Douillet.
Elle m'a caressé les cheveux.
M'a parlé d'une voix douce et pénétrante.
Elle m'a dit : reste auprès de moi.
Je n'ai pas résisté.
Je n'ai pas pu.
Je suis comme du beurre ramolli, en total déliquescence.
Je n'ai plus de volonté et me plie à ses désirs.
Elle m'a bien eu, comme l'année dernière en Andalousie et l'année d'avant aux Seychelles.
Terrifiante douceur qui m'anéantit et m'ensorcelle.
Je voudrais tant lui échapper mais je me sens piégé par une épaisse couche de ouate rose qui m'enserme et obstrue toute ouverture sur le monde. Je redeviens l'enfant, le petit celui qui a remplacé l'autre, l'enfant mort né. Là est son malheur et aussi le mien. Alors elle me choie, me nourrit, caresse mes cheveux avec tendresse. Avec tristesse. Je n'ose plus rien dire.
Ah qu'il est difficile de vivre ainsi ! J'en arrive à désirer ma mort, ultime séparation qui me plongerait dans les eaux noires et profondes d'une impossible vie.

On est rentré à Paris. Depuis deux jours. Et je me morfonds tel un animal qui aurait un court instant connu la vie sauvage et les grands espaces avant de rancir dans une funeste cage.

Ce matin, j'ai abusé des petites gélules roses de l'armoire à pharmacie ; voilà que mon cœur s'emballa, ça ne va pas du tout. J'ai la tête qui tourne, les jambes qui flageolent, je... je... tombe, à l'ai....

Qu'est-ce que je fais là ? Dans ce lit blanc ?

Il me revient en mémoire... L'escalier... la boîte de médicaments à moitié vide...les cris affolés de ma mère...

J'ai une jambe plâtrée et le bras gauche perfusé. La langue pâteuse. Assise à côté de moi, ma mère se met à parler, d'une voix douce. Elle raconte ses origines juives qui ont coûté la vie à plusieurs de ses ascendants. Je n'en savais rien.

Elle dit encore la douleur d'un mari absent, parti pour les beaux yeux d'une autre lorsque j'avais trois ans.

Enfin, il y a le petit frère, son tout petit, mort avant terme.
Ma mère pleure. Inconsolable.

Âpre vérité.

Mes yeux s'ouvrent enfin sur la femme, celle qui m'a donné vie et sur ses tourments.

Sans rien lui dire, je pose ma main sur son épaule.

J'ai compris.

Maintenant c'est à moi de prendre soin d'elle.

Demain, enfin dès que je pourrai sortir de cet hôpital, j'irai encore dans la lande batifoler avec les herbes folles. J'écouterai chanter le vent quand il court sur la montagne et lèverai la tête pour saluer les étoiles filantes.

Je sais que je suis vivant et libre.

En vérité.

CONTRIBUTION N°9

Un œil pour la vie

Marcel Cassou

- Binômes prêts ? demanda l'officier en s'adressant aux vingt parachutistes en tenue de sport.
- Oui
- Alors chargez votre co-équipier et, à petites foulées, faites deux tours de piste.

Chacun des coureurs attrapa son copain par une jambe et un bras, le hissa à l'horizontale sur ses épaules et se mit à trotter autour de la piste d'atterrissage des hélicos.

A l'une des extrémités se dressait un vague tas de sable derrière lequel l'adjudant Alexis, porté par son ami le sergent Clément, remarqua un soldat afghan en prière.

Au deuxième passage il le vit se lever, un fusil mitrailleur à la hanche ; et une douleur énorme lui envahit aussitôt la jambe gauche tandis que Clément, touché lui aussi, s'effondra sur le sol.

Des cris retentirent. Aucun des sportifs n'était armé. Ils furent sauvés par l'arrivée d'autres soldats. Alexis avait le visage en sang et respirait difficilement. Il sentit qu'on l'allongeait sur une civière et, plus tard, se souvint d'avoir entendu le bruit des pales de l'hélico qui l'évacuait.

Ce n'est que dix jours plus tard, au service de neurochirurgie du Val de Grâce, à Paris, que les médecins allégèrent leurs traitements pour le sortir du coma dans lequel ils l'avaient plongé dès son arrivée.

Lors de mes visites quotidiennes, au titre d'une association de soutien aux blessés, j'appris les détails du massacre. Un taliban, engagé dans l'armée afghane, avait voulu « se faire » des soldats

français. Avec un fusil mitrailleur américain, il avait vidé deux chargeurs, soit deux cent cinquante balles. Bilan : 5 morts, 10 blessés graves, tous rapatriés rapidement. Alexis et un capitaine, les seuls touchés à la tête, étaient en neurochirurgie. L'officier, frappé en plein front, ne se réveilla jamais. Sa fille, une frêle adolescente, m'apparut, de jour en jour, de plus en plus translucide, comme si le sang quittait ses joues pour ne plus y revenir.

Le bilan d'Alexis était grave : talon gauche éclaté, œil droit crevé, intérieur du nez dévasté, plancher cervical troué, œil gauche parsemé d'éclats.

L'équipe de chirurgie ophtalmologique était dirigée par la capitaine Armelle, une blonde aux yeux d'un bleu limpide. Elle parlait d'une voix douce, mais si fermement que personne ne discutait ses ordres.

- Adjudant Alexis, m'entendez-vous ?
- 4 sur 5, mon capitaine.
- Je me charge personnellement de sauver votre œil gauche. Les examens ont montré que vous y avez 3 éclats de petite taille. Il est impératif de les enlever car ils peuvent se révéler baladeurs et aller léser votre rétine. Vous êtes trop jeune pour devenir aveugle.
- J'ai confiance.
- J'ai décidé d'extraire ces éclats sans anesthésie, car ils sont dans des zones très peu innervées. Vous êtes prêt ?
- Oui.

Transporté sur la table d'opération, Alexis eut les bras et les jambes attachés solidement. Deux larges bandes le fixèrent au niveau du tronc et de l'abdomen. Une sorte de casque-étau en plastique enserra sa tête de manière très rigide. Un tuyau aspirait sa salive et un autre lui insufflait de l'oxygène dans les narines.

Armelle était assise sur un tabouret équipé de plateaux pivotants sur lesquels étaient disposés toutes sortes de crochets, pinces et autres instruments. Elle commença par relever la paupière que des attaches fixées au casque maintinrent collée au front. De sa voix douce, elle commentait certains de ses gestes.

– Votre globe oculaire est parfaitement dégagé. Je sais où sont les éclats, mais je vais encore mieux les localiser grâce à des jeux de lumière, qui vont vous éblouir.

Un infirmier approcha un curieux appareil. On aurait dit une araignée d'acier dont les multiples pattes, très fines, se terminaient par une minuscule lampe envoyant une forte lumière.

– Le premier n'est pas très profond. Respirez bien et restez calme.

A l'aide d'un scalpel très fin, elle incisa la cornée et glissa doucement une tige au bout aimanté qu'elle approcha peu à peu de l'éclat métallique. Le contact eut lieu et Armelle, tout en distillant calmement des mots de réconfort, arriva à extraire le petit morceau d'acier sanguinolent qu'elle déposa dans une cupule de verre.

– Le premier est enlevé. Passons au second.

Avec du coton elle essuya doucement les gouttes de sueur qui perlaient sur le front d'Alexis. Elle y laissa sa main quelques secondes.

– C'est bien. Vous êtes calme et vous réagissez parfaitement. Je poursuis.

Celui-là posa moins de problèmes, car il était voisin du premier. L'ouverture initiale servit une nouvelle fois et les instruments n'eurent aucune difficulté à travailler dans le corps vitré. De plus, il était plus petit que le premier, qu'il rejoignit dans la cupule.

– Jamais deux sans trois. Mais là, il me faudra plus de temps car le troisième est proche de la rétine, qu'il ne faut surtout pas toucher.

Grâce aux échographies préalables et avec l'aide de l'araignée électrique, Armelle localisa parfaitement le dernier éclat. Il n'était pas sur la trajectoire des deux autres. Il lui fallut donc procéder à une nouvelle ouverture, en partant du bas de l'œil et en remontant en biais vers le haut. Anesthésier ou pas ? se demanda-t-elle. Tendue, elle avait aussi besoin de se re-concentrer avant d'opérer.

- Désolée que cela dure aussi longtemps, dit-elle au blessé. Je vais vous masser un peu pour que vous restiez bien décontracté.

Armelle avait suivi des cours de médecine chinoise. Elle effectua donc quelques massages très lents du cou d'Alexis pour, à la fois, bien irriguer le cerveau et détendre les muscles.

- Comment me voyez-vous ?
- Très floue.
- Normal, c'est l'effet de la forte lumière et des collyres cicatrisants que je vous ai mis dans l'œil avant et pendant l'opération. Vous respirez bien ?
- Oui.
- Extérieurement votre nez est resté parfait.
- Un peu plus gros qu'avant.
- Les chairs n'ont pas encore repris leur état initial. Soyez patient. Vous êtes prêt ?
- Oui.

Armelle avait chaussé des lunettes microscopes. La nouvelle incision fut difficile. Il fallut éponger le sang qui coulait du muscle oculomoteur. Armelle prit son temps, mais elle se sentait transpirer. Les lumières d'appoint lui permirent de suivre la progression de la tige aimantée qui n'arriva pas à déplacer l'éclat. Celui-ci était comme collé à la rétine. Armelle la remplaça par une autre, terminée par une micro-pince. L'ombre de l'éclat présentait comme un coin un peu relevé. Elle y fixa délicatement la pince, prit une grande inspiration et commença à tirer.

- La rétine ? murmura-t-elle à son aide.
- Elle ne bouge pas.
- Alors je continue.

Combien de temps dura cette extraction ? Nul n'aurait pu le dire ensuite. Ce fut lent, très lent, avec plusieurs pauses, jusqu'au moment où l'aide d'Armelle lui dit qu'à son avis, d'après les ombres, l'éclat ne touchait plus la rétine. La suite fut alors plus rapide.

- Faites examiner cet éclat pour vérifier si, en surface, on décèle ou non des cellules rétiniennees.

- Ce sera fait, docteur.

Alexis s'était endormi. Armelle s'en aperçut et fit signe au personnel présent de se taire et de le surveiller. Elle alla se changer et se rendit chez le colonel dirigeant le service ophtalmo.

- Alors ?

Il la regardait avec respect, car elle semblait totalement maîtresse d'elle-même, et elle était si belle.

- J'ai extrait les 3 éclats. Ils vont être analysés. Je crois que l'adjudant Alexis gardera son œil gauche et retrouvera une vision normale.

- En un mot, dites moi comment vous qualifiez cette opération, une première pour vous ?

Armelle le regarda droit dans les yeux, et, d'une voix toute en douceur, dit simplement :

- Terrifiante.

CONTRIBUTION N°10

6-RC

Franck Lirzin

Le capitaine Urban Liss et son équipage observaient avec suspicion la planète bleutée apparue quelques heures plus tôt sur leurs écrans, que le navigateur de bord avait baptisée, pour des raisons obscures, « 6-RC ». Dix ans d'errance intersidérale les avaient convaincus d'au moins une chose : les miracles ne fleurissent pas dans le vide. Le capitaine Urban Liss avait déjà perdu dix hommes. Et les trente restants étaient à bout, épuisés, moralement et physiquement.

A la fin de la Guerre Universelle, ils avaient emprunté un *wormhole* hors contrôle qui les avaient précipités au milieu de nulle part. Depuis, ils avaient voyagé de planète en planète, toutes plus horribles les unes que les autres, sans jamais retrouver leur Terre, entraînés contre leur gré dans une danse macabre entre les étoiles. Cette boule bleue et blanche, bariolée et nonchalante, qui tournait avec légèreté autour d'une étoile vive et jaune, cette sphère ordinaire, si semblable à la Terre, cette 6-RC était différente.

Le capitaine Urban Liss enclencha la procédure de reconnaissance. Son équipage se pencha aux hublots : le vaisseau se rapprocha du sol et on distingua de larges océans, parcourus de frissons blancs, et des îles éparses, d'un vert acidulé. Il n'en fallut pas plus pour que l'excitation monte et que l'imagination file. Ces mers irisées aux côtes dentelées, ces fleuves ramifiés entre les plateaux échelonnées, c'était leur chez-eux, retrouvé d'entre les morts.

Le vaisseau se posa avec délicatesse, sans bruit aucun.

Le capitaine Liss continua les tests, mais ses hommes n'eurent pas sa patience. Dès qu'il fut confirmé que l'air était respirable, malgré les ordres et contre toute prudence, ils ouvrirent les sas et coururent à l'air libre, sans combinaison.

Furieux, Urban Liss n'osa néanmoins pas sortir et continua avec obstination la procédure. Il resta retranché dans le cockpit pendant encore six heures. Dehors, les rires, les pleurs, les chants et les cris lui parvenaient étouffés par l'épaisseur des parois. L'ordinateur rendit son verdict : les *renifleurs* avaient détecté la présence d'un gaz inconnu dans l'atmosphère. Inquiet, Urban verrouilla son masque, activa son air artificiel et sortit.

Le vaisseau était posé au milieu d'une plaine recouverte d'une très épaisse mousse verdoyante. Le ciel était bleu, sans nuage. Quelques animaux, à peine plus gros que des lapins, et recouverts d'un duvet jaunâtre folâtraient, certains s'aventurant vers les étrangers, leur reniflant les chaussures.

Il regarda ses hommes. Ils marchaient sur l'épaisse mousse en titubant comme des enfants sur un tapis anti-choc. Ils riaient, s'embrassaient. Certains s'étaient assis à l'écart et, ayant extrait du vaisseau leurs réserves de nourriture, festoyaient. Ils s'empiffrent comme des porcs, songea Urban Liss. Quelque chose forçait leur joie, comme une liqueur trop forte injectée dans leurs veines. Il avait connu ces hommes pendant une décennie, soumis à la plus stricte discipline, sans moufeter, et savait qu'il ne pouvait se comporter ainsi. Leur bonheur n'était pas *normal*.

Urban s'approcha pour les raisonner. Il posa sa main sur l'épaule de l'un d'entre eux, un matelot d'une trentaine d'années, habituellement très austère. Celui-ci se retourna. Il souriait comme un idiot. « *Urban, viens, joins-toi à nous. Profites de ce Paradis !* »

Urban regarda à nouveau autour de lui. Tout était si beau, si doux. Il n'y avait quasiment pas de bruit, les rares animaux étaient de grosses peluches. Partout, jusque sur les rochers, il y avait cette mousse drue, tapis de verdure molletonné. Et puis ce gaz inconnu. Urban Liss comprit : c'était ce gaz qui enivrait ses hommes. Lui seul, préservé par son masque, gardait force et raison.

Il prit conscience de la terreur que cachait la douceur de cette planète. Sous couvert d'un bonheur gratuit, elle déshumanisait son équipage. Ils seraient bientôt pareils à des animaux. Comme les autres planètes auparavant, mais pour d'autres raisons, celle-ci ne pouvait pas les accueillir. Il faudrait en convaincre les hommes, mais comment réussir à les extirper de leur bonheur ?

Urban Liss se réfugia dans le vaisseau pour réfléchir. Il eut été si simple de faire comme eux, d'ouvrir son masque, de respirer le poison, et de se laisser aller à la douceur de 6-RC, à la simplicité de ses plaisirs, mais quelque chose le retenait. Pas la morale, ou Dieu savait quelle considération éthique. Dix ans de désespoir ont raison des boniments. La tristesse de voir ses hommes réduits à l'état d'animal ? Il avait vu plus atroce que ces orgies.

Non, ce qui le retenait, c'était la certitude que leurs vies ne pouvaient s'achever ainsi. Loin de la Terre, loin des leurs. Aussi luxuriante soit leur nouvelle existence. L'illusion du bonheur ne pouvait être l'apothéose d'une succession d'erreurs. Ils devaient donc reprendre leur route. Leurs vies ne trouveraient sens que conclues là où elles avaient commencées. Sur Terre, chez *eux*.

Restait à convaincre les hommes de quitter leur paradis artificiel. Le capitaine Liss eut une idée.

Il attendit. Il resta précautionneusement à l'abri du cockpit, et ne s'aventura à l'extérieur qu'à de rares occasions. Une année entière s'écoula. Les hommes prirent goût à cette vie fainéante, mais peu à peu ils ressentirent aussi sa vacuité. L'ennui finit par les gagner, et seule l'habitude du plaisir facile les empêcha d'en tirer les conséquences.

Ce fut à ce moment-là qu'Urban les réunit dans le vaisseau pour leur faire l'annonce suivante : « *Ce matin, alors que je faisais mes tests quotidiens, j'ai détecté quelque chose d'inhabituel. Mes amis, mes frères, écoutez-moi avec attention, car ce que je vais vous dire est de la plus haute importance. Cet après-midi, j'ai reçu un message de la Terre.* »

Un murmure parcourut l'assistance. Un voile de gravité envahit les yeux des hommes.

« Ce message disait que la Paix règne maintenant. Ce message disait encore que les peuples ont conquis de nouvelles planètes, qu'ils ont réussi à les terra-former. Ce message disait que la Terre a été assainie, purgée de sa pollution, de ses haines, de ses troubles, et qu'elle est devenue un havre de sérénité. Ce message disait que tous les voyageurs interstellaires seraient toujours les bienvenus. »

Un long silence accueillit l'annonce. C'était comme si les effets du gaz inconnu s'était estompés, songea Urban, et en effet, il avait pris soin d'en purifier l'air du vaisseau afin d'y confiner son équipage. Les hommes se regardèrent incrédules. *« Sais-tu d'où vient ce message ? »*, demanda l'un d'entre eux. Le capitaine hésita, et répondit. *« Pas exactement. Je ne saurais vous dire avec précision d'où il a été émis ni combien de temps il a mis à nous parvenir. Difficile de savoir d'où vient le signal, de savoir combien de temps il nous faudra pour revenir chez nous. Mais nous sommes sûrs que nous y parviendrons, et que nous retrouvons nos logis, nos enfants ou leurs petits-enfants. Ils ne nous auront pas oubliés. Nous, en tout cas, ne les avons pas oubliés. »*

Les hommes se regardèrent en hésitant. Certains se levèrent et se dirigèrent vers leur poste. Les autres les suivirent et, comme par magie, le vaisseau prit son envol, avec grâce et majesté.

Alors que ses hommes s'affairaient dans les soutes, le capitaine Liss regarda par le hublot s'éloigner 6-RC, et sourit.

CONTRIBUTION N°11

La douceur du sucre

Marie-Laure Las Vergnas

La semaine avait commencé dans l'agitation : cris, mouvements convulsifs, course après les infirmières débordées et exaspérées :

- Elle a soif !
- Elle est sous perfusion, elle n'a pas besoin de boire...
- Elle demande de l'eau gazeuse...
- Cela va augmenter les nausées ! »
- ...
- Elle étouffe, il faut un masque à oxygène, vite !
- Et où ils sont les masques ? Tu le sais, toi, Christine ? »
- ...
- Elle souffre, elle a peur, augmentez les calmants !
- Cela lui ferait perdre sa lucidité.
- A quoi bon être lucide si c'est pour hurler de douleur et d'angoisse ? »

Aller chercher de force de l'eau gazeuse dans la salle de repos des infirmières, les obliger à trouver ces masques à oxygène, alors qu'elles n'ont qu'une envie : s'asseoir et faire une pause... Retourner en courant dans la chambre : « Le masque à oxygène arrive, tu vas aller mieux ! ».

Impossible de la calmer, elle est terrorisée.

Allers et retours incessants entre la maison et l'hôpital, se relayer pour essayer de la rassurer tout en supportant l'insupportable, répondre aux appels des amis et de la famille en tentant d'atténuer le choc : « Oui, ils ont fait une chimio ; non, on ne peut pas opérer, c'est généralisé, elle a été prise trop tard, quand elle s'est effondrée d'un

seul coup, il y a quinze jours ; oui, vous pouvez lui écrire, on lui lira la lettre. »

Et puis cette décision prise en quelques instants le mardi soir : « Puisque l'hôpital d'Aix estime qu'il n'ya plus rien à faire, ramenons-la à Paris, à l'hôpital Saint-Louis comme elle le réclame. Elle a confiance dans l'équipe qui la suit pour son diabète et qu'elle connaît bien. S'il reste quelque chose à tenter pour la sauver, ils le feront. Sinon, au moins elle sera bien entourée et bien accompagnée... »

Quelques coups de téléphone le lendemain matin, l'hôpital d'Aix est soulagé d'être débarrassé d'un cas sans espoir défavorable pour ses statistiques... On s'organise dans l'urgence.

Jeudi matin de bonne heure, fermeture précipitée de la maison, première ambulance jusqu'à l'aéroport de Marignane, montée dans l'avion par la porte arrière, les passagers qui nous regardent, qui regardent cette femme au teint blafard, perfusée, sur une civière, avec un masque à oxygène...

La brutalité du médecin du SAMU qui la tâte comme si elle était un morceau de viande, en disant sans ménagement devant elle : « L'hôpital d'Aix ? Ils ont fait du beau travail, elle est bien hydratée pour une mourante » et « A quoi bon la déplacer ? Cela ne va rien changer ».

Atterrissage à Orly Ouest où une autre ambulance nous attend. Le chauffeur me demande s'il doit mettre la sirène en fonctionnement. « Non, inutile, il n'y a plus d'urgence ».

Arrivée en fin d'après-midi à l'hôpital Saint-Louis qu'elle aime tant, installation immédiate dans la chambre qu'elle connaît bien, les médecins viennent la saluer : « Vous allez vous reposer après ce grand voyage et demain on vous prend en mains ». Elle ouvre les yeux, les reconnaît, leur sourit faiblement, leur demande de leurs nouvelles... Elle est rassurée.

Les médecins m'entraînent dans le couloir. « L'hôpital d'Aix a fait tout ce qui était possible, mais sans résultat ; de toutes façons le cancer a été détecté beaucoup trop tard, il est généralisé. Rassurez-vous, elle ne va pas souffrir, son diabète va nous aider : elle n'a pas eu

d'insuline depuis ce matin et nous n'allons pas lui en donner ; elle va s'enfoncer progressivement dans un coma sucré. Il est probable que demain ou après-demain elle partira en douceur. »

Après ces journées d'agitation, de douleur et d'angoisse, elle est enfin apaisée : elle a refermé les yeux, son souffle est plus léger. Il n'y a maintenant plus rien à faire, si ce n'est échanger quelques mots à voix basse avec le personnel du service qui vient la voir et essaie de nous réconforter. Il règne dans la chambre une sorte de douceur qui pourrait être consolante si elle n'était terrifiante : elle signifie que le combat est perdu, qu'il ne sert plus à rien de courir, de crier, de harceler infirmières et médecins.

Il ne nous reste plus qu'à attendre dans l'impuissance la plus totale que sa respiration s'arrête.

CONTRIBUTION N°12

Fini à l'EF

Sylvain Cross

C'est la fin de l'automne. L'heure de pointe citadine démarre à peine que la nuit tombe déjà. Cet étrange décalage est un des aspects les plus caractéristiques de l'hiver urbain. On a beau nous rabâcher ces récentes études médicales à propos de nos horloges biologiques sensibles à la durée de la lumière naturelle, j'aime la nuit. J'aime être entouré de ce manteau de ténèbres protectrices. J'aime la beauté des lumières, celles des phares, des éclairages publics, des vitrines, des braseros chauffant les terrasses... Ma conscience écologique est impuissante devant ce gâchis d'électricité. J'aime cette ambiance, je m'y sens bien. Quelle douceur, effrayant pour les frileux.

Je vois souvent mes proches. Je vois souvent ma famille, particulièrement en ce moment je dirais. Ils cherchent à me voir. C'est flatteur, c'est attentionné, cela fait du bien. Bien que les regards soit doux, ils ont quelque chose d'effrayant. Cela vaut certainement mieux que la solitude. La solitude est un sentiment complexe. Une forme de liberté pure. Pas de regard jugeant ses actes et ses habitudes. La solitude, c'est aussi un manque, une étouffante vacuité. S'il y a un bien une douceur effrayante en ce bas-monde, c'est la solitude. Je ne parle pas de celle qui touche ceux qui n'ont pas de connaissances, je parle de la petite promenade solitaire à la campagne ou de la petite soirée douillette à la maison avec une pizza et un bon film. Pourquoi effrayante ? Parce qu'en ce moment, j'ai des raisons d'être effrayé par la solitude, même si elle me soulage parfois. Comme chaque soir.

Encore un jour de plus. Pas mal. Nous vivons dans le rêve d'un dragon, un jour il va se réveiller et ce sera la fin du monde. Notre galaxie est un atome d'une molécule constituant la matière d'un extra-univers. Notre monde a été créé par une intelligence supérieure bienveillante qu'une grande partie de nos semblables vénère, au

moins une fois par semaine, par la tenue de rites en groupe dans un édifice approprié à cet usage. Plusieurs hypothèses que Philae essaie tant que bien mal de creuser... Trouvera-t-il ces petits acides aminés sur la comète ? Ces molécules à l'origine de cette effroyable douceur qu'est la vie. En parlant de molécule, allez hop ! Une petite pour la route.

Oui, Docteur, je sais, je ne suis pas très contrariant. Ma philosophie de comptoir a l'air de vous amuser. Tant mieux, votre boulot n'est pas facile. Il vous plaît, je l'espère en tout cas. Sinon vous ne tiendriez pas. J'ai la chance de ne pas travailler en ce moment. Oui, on peut voir ça comme une chance. Je ne suis pas soumis au chantage du don de temps et d'effort contre de la nourriture, un logement et une position sociale. Je suis cynique docteur ? Pourquoi voir la notion de chantage partout ? Je ne sais pas, j'ai comme l'impression de m'être fait avoir par un autre type de chantage bien plus effrayant. Ah, non mon travail, il était plutôt pas mal. Enfin c'est que je me dis quand je ne suis pas au bureau. Je suis bien là finalement. Plus besoin d'appuyer sur les touches d'un clavier pour recevoir ma récompense mensuelle. Maintenant, il me suffit juste d'appuyer sur un seul bouton.

Encore un jour de plus. Je l'ai déjà dit hier, oui je sais. Alors, tiens, posons-nous la question. Le temps peut-il exister sans univers ? Et bien quelle que soit la réponse, sachez que ce n'est pas maintenant que je relirais un livre de Stephen Hawking. Et quand bien même je pouvais rembobiner le fil du temps comme une cassette VHS et bien je ferais la même chose vu que dans le passé, je n'avais aucune idée du futur ! Vous me suivez ? Non, bien sûr, un fichier MPEG ne se rembobine pas à proprement parler. Par contre, moi, dans l'instant, je vais appuyer sur lecture et regarder les images de mon esprit.

Très bien et vous Madame ? Vous avez une façon très subtile de dire que vous allez forcément mieux que moi. Vous êtes une vraie pro ! Aucune indécatesse, mais comment vous faites ? Sur ce point-là vous êtes bien meilleure que mon interlocuteur précédent. Mais oui, comme vous dites, on ne peut pas être bon partout ! Oui, mais enfin sans vous mes journées seraient évidemment moins confortables. Ah ! Ah ! Ah ! Non, je ne pensais pas qu'à ça ! Mais oui, à demain, avec plaisir. Tiens, plaisir où es-tu ? Te voilà !

Oui Monsieur, je broie du noir quand j'en ai envie. Il y a cinq minutes, j'en broyais encore un petit peu. Maintenant ça va. Mon activité cérébrale ne s'est jamais aussi bien portée ! Apportez un livre de Stephen Hawking ! Ou n'importe quoi sur la théorie des cordes. Bref, un truc bien ardu enrobé d'une bonne métaphysique couillue ! Du lourd ! Attendez, attendez, ce magazine people fera l'affaire. Je voulais savoir où en est Nabilla. Va-t-on révéler qu'elle s'est lancée dans le mannequinat suite à son redoublement de sa deuxième année de CAP boucherie ? Ah ! Ah ! Oui, ça aurait pu lui faire un bon secret pour Secret Story !

La bonne douceur qui effraie c'est aussi celle que l'on ressent en s'endormant la veille d'un grand voyage. Ai-je tout bien préparé ? N'ai-je rien oublié ? Vais-je bien me réveiller à temps demain ? Je regarde mon réveil pour la quinzième fois, oui, c'est bon. Comment cela va se passer ? Je ne connais personne là-bas. Oui, c'est une formidable expérience. Oui, enfin je vais partir, voir autre chose. Ça s'est toujours bien passé, même si le départ est toujours angoissant. Mais si maintenant là, là maintenant je pouvais choisir de partir un jour plus tard, peut-être que ...

- Quoi de neuf ce matin ?
- Chambre 211 Docteur...
- Fallait bien que ça arrive, je trouve qu'il a plutôt bien tenu. Enfin, façon de parler...
- Il m'a bien fait rire hier, cinq minutes après un bon coup d'EF, il est parti dans un délire métaphysique sur le temps, l'univers, il voulait un bon livre de « métaphysique couillue » ou quelque chose comme ça tout en attrapant un Closer qui traînait sur sa table de nuit.
- Qu'est ce qui a causé son décès exactement ?
- Vous savez bien Docteur, on s'était mis d'accord pour ne plus mettre de limite à son EF...
- Oui, on n'avait pas vraiment le choix.
- L'externe regardait le médecin et l'infirmier d'un air interrogateur. « Excusez-moi, mais qu'appellez-vous l'EF ?
- L'Effrayante Douceur, mon cher ami, c'est le petit nom qu'on donne à la pompe à morphine que le patient peut actionner quand il le souhaite.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	13
CONTRIBUTION N°2	17
CONTRIBUTION N°3	21
CONTRIBUTION N°4	24
CONTRIBUTION N°5	28
CONTRIBUTION N°6	32
CONTRIBUTION N°7	36
CONTRIBUTION N°8	40
CONTRIBUTION N°9	45
CONTRIBUTION N°10	50
CONTRIBUTION N°11	54
CONTRIBUTION N°12	57

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

Terrifiante douceur.

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours.
Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

